

## LES HYPOTHÈSES COMME BASE DES IDÉES GÉNÉRALES ET DES ABSTRACTIONS

PAR M. KRISTIAN B.-R. AARS.

Membre de l'Académie des sciences et lettres, professeur agrégé à l'Université de Christiania,  
professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles.

---

Il est d'usage depuis longtemps de considérer l'homme comme l'être intelligent. *l'animal cogitans*, das vernünftige Wesen, par opposition à tous les autres animaux vivants, les anges seuls exceptés. Quand je dis *l'homme*, il ne faut pas l'entendre à l'exclusion de la *femme*. La position de la femme entre les animaux brutes d'un côté, et l'homme et les êtres intelligents de l'autre, a été moins bien déterminée.

Mais en somme il faut avouer qu'on a distingué *principalement* entre les animaux et les êtres humains. A cela a contribué l'autorité de la Bible, qui fait sortir la femme de la côte de l'homme, et de cette façon a compté la femme au moins à moitié parmi les êtres supérieurs.

Encore de nos jours on voit assez souvent que même des penseurs très libres soutiennent qu'une différence radicale existe entre la nature psychique des animaux et celle de l'homme.

On ne voit pas trop quelle peut être la raison qui justifierait cette opinion. — On voit plus facilement quels sont les *motifs* de cette distinction. Il semble que ce soit encore toujours l'autorité de la Bible, qui a pour ainsi dire une fois pour toutes tracé la ligne de démarcation entre les animaux terrestres et les humains, qui sont de nature et d'origine céleste.

Cette vieille et honorable suggestion détermine, d'une façon quelquefois consciente, mais le plus souvent *inconsciente*, la position de ces philosophes qui dans l'homme voient non pas une forme perfectionnée de l'animalité, mais une apparition qualitativement *opposée* à l'animal.

Le caractère qui distingue l'homme, si profondément, du reste des vivants, on le cherche le plus souvent dans son intelligence, sa pen-

sée et plus spécialement dans *la faculté de former des abstractions et des idées générales*. Cela apparaît assez simple et assez évident.

L'homme est le seul animal, dit-on, qui parle. Or, la parole étant l'expression de l'idée abstraite et générale, on doit supposer que c'est la faculté de former des abstractions qui a poussé l'homme à créer les langues. Dans cette idée il peut y avoir quelque chose de vrai. D'autre part, il est impossible de douter de ce fait que la faculté physiologique *de pouvoir parler* a poussé l'homme à développer tout un système d'idées générales et abstraites. Dans chaque cas spécial, il serait difficile et même impossible de dire si c'est la parole et la dénomination qui a précédé l'abstraction, ou si au contraire c'est l'abstraction qui a été là avant la dénomination. — Cependant, il faut retenir que le *nom*, la *parole* n'est qu'une réaction physiologique, n'est qu'un *signe*, par lequel un individu fait appel à l'attention d'un autre. Et que l'*abstraction* par sa nature la plus essentielle est identique à la dénomination.

Je parle toujours de l'*abstraction élémentaire*, dont Berkeley a fait si bien l'analyse, en prenant entre autres l'exemple du nom et de l'idée *de fruit*, — et non pas de l'abstraction supérieure. L'abstraction supérieure (exemples : bonté, puissance, énergie) est une forme de projection très complexe, qui en tout cas se fonde sur un certain nombre d'hypothèses préalablement conçues.

*L'abstraction élémentaire est essentiellement identique à la dénomination, à l'emploi des signes, qui de son côté est une réaction psychophysique, commune aux animaux supérieurs, mais tout spécialement développée chez l'homme.* D'autre part, il faut bien avouer que l'emploi des signes et des mots, chez les animaux et chez les hommes, est un fait de nature nettement psychique, supposant la conscience de la ressemblance entre des choses dénommées. On a même dit que l'état interne et psychique, correspondant à une idée générale, c'est-à-dire à un mot quelconque de la langue, consiste exclusivement dans la conscience de la ressemblance entre les choses dénommées. *L'idée générale qui, vue de son côté physique, correspond à une réaction musculaire, est donc du côté psychique l'effet d'un acte de comparaison.* Ceci ne dit pas encore grand chose sur les conditions du développement de la langue et de l'abstraction, étant donné que la faculté de comparaison et de distinction se trouve partout où il y a vie psychique.

On a en vain voulu voir dans l'idée abstraite (comme l'idée *fruit*), une unité tout à fait simple, c'est-à-dire le peu de sensations, qui

dans la comparaison d'un certain nombre de choses reste strictement identique et égal. Ce peu de chose se réduit, d'après une analyse attentive, à rien. Mieux vaudrait voir dans les idées générales et par conséquent dans les mots de la langue, des expressions *de différents degrés* et de différentes formes *de ressemblance*. En disant p. ex. *maison* je donne un nom à quelque chose, *dont la différence* d'un type de maison, que j'ai dans ma tête, *est déjà limitée*. Un bateau, par ex., dépasse déjà la limite de différence, tracée par le mot *maison*. On dirait donc, que les mots de la langue expriment les perceptions de ressemblance et de différence, en mettant les sensations complexes en relation l'une avec l'autre.

Le noyau d'une abstraction est donc toujours une ou plusieurs sensations concrètes (simples ou complexes), qui forment le point de départ de la comparaison, et déterminent pour ainsi dire le rayon du cercle de différence, qui ne doit pas être dépassé.

La comparaison simple ou complexe, qui est à la base de toute activité psychique, est donc aussi à la base de la fonction de l'abstraction élémentaire, qui est en somme identique à celle de la dénomination.

Comme la faculté de percevoir des degrés de ressemblance et de différence existe partout où il y a activité psychique, on doit dire que la condition psychique essentielle de la dénomination et de l'abstraction existe déjà chez les animaux. Etant donné qu'ils mangent, p. ex., des choses dont *l'aspect extérieur* est semblable, sans être identique, on dirait qu'ils forment déjà de vraies abstractions élémentaires. Le même raisonnement s'applique aux odeurs. Les carnivores ont le sens de l'odorat très développé, ils s'aperçoivent des *distinctions d'odeur* mieux que nous, mais ils mangent sans s'inquiéter des différences qui ne dépassent pas certaines limites. Or, les ressemblances déterminent chez eux les *réactions* et les impulsions à *l'action*, tout à fait comme chez nous elles déterminent l'emploi de la parole, la dénomination.

Néanmoins nous savons que la parole chez la plupart des animaux n'existe qu'à l'état élémentaire. La parole est évidemment une adaptation à des besoins spéciaux, provenant surtout de la vie sociale. Elle est un signe par lequel un être vivant tâche de communiquer une perception à un autre. Or, pour former une parole de cette nature, il faut auparavant avoir l'idée que l'autre existe, et qu'il peut tout comme moi avoir des perceptions. *Mais ceci n'est pas une chose vécue*. Je vois les mouvements d'un autre, mais jamais sa vie psychi-

que. Ce n'est que par l'intermédiaire de *l'hypothèse* que deux êtres peuvent communiquer l'un avec l'autre. (Je peux par exemple voir que l'autre vient pour me dévorer ou me battre, mais jamais je ne saurai, sauf par hypothèse, qu'il est en colère.)

L'acte psychique de la dénomination des objets, a donc, comme acte éminemment social, *pour condition* non seulement la comparaison consciente des choses mais encore la réalisation d'un certain nombre d'hypothèses : l'hypothèse qu'autrui est un être psychique, ressentant des sensations et des émotions pareilles aux miennes, et ayant des souvenirs tout comme moi. Ainsi nous parvenons au résultat peut-être inattendu, que la fonction de former des hypothèses est plus primitive, plus élémentaire que celle de former des mots et des noms. Avant de continuer, il faut bien que nous nous entendions sur ce que nous désignons par le mot *hypothèse*. Comme tout autre conception, celle de l'hypothèse est prise dans un sens plus ou moins large. Dans son sens le plus étroit elle signifie les *conjectures les plus hardies de la métaphysique, de la religion et de la science* théorique et constructive. C'est le sommet de la pyramide. Mais ces conjectures hardies ne diffèrent pas essentiellement des croyances ordinaires de tous les jours. Ce ne sont pas seulement les grands hommes de génie qui forment des hypothèses. Tout le monde en construit. Le bébé, qui dans son berceau croit que sa maman souriante est gaie comme lui-même, a réalisé une hypothèse sans s'en douter, tout comme M. Jourdain qui pendant toute sa vie avait parlé en *prose* sans le savoir. L'hypothèse est essentiellement la même chose que la croyance, que toute idée psychique qui dépasse le cercle des choses immédiatement vécues. Dans ce sens large du mot on peut distinguer trois formes principales des hypothèses, à savoir premièrement *l'attente des choses à venir*, les prévisions ; deuxièmement *la croyance que quelque chose a été vécu* et enfin l'hypothèse *que des choses qui ne sont pas vécues existent* (ou bien ont existé). Les deux premières formes d'hypothèses, quoique fondamentales pour la psychologie de l'homme, doivent être laissées de côté. C'est la troisième catégorie, les hypothèses *existentielles*, qui intéresse notre sujet. De ces hypothèses existentielles, il y a deux formes élémentaires : celles qui établissent la réalité, *c'est-à-dire la durée des choses extérieures, du monde*. Aussitôt que je crois qu'une chose extérieure quelconque a duré dans l'intervalle de deux sensations que nous en avons, j'ai réalisé une forte hypothèse dépassant les limites de la vie psychique et de l'expérience.

Nous venons de montrer que la dénomination des choses, avec l'abstraction élémentaire, a pour condition la construction de tout ce système d'hypothèses, par lequel sont créées les sensations d'autrui, ses émotions, bref, sa vie psychique. Sans la vie psychique d'autrui, il n'y aurait pas de raison pour la dénomination des choses.

Mais il y a plus. Toutes ces choses environnantes, tout le monde extérieur, n'existe que par hypothèse. Certes, j'en ai des sensations, et ces sensations *intermittentes* sont bien réellement vécues, mais tout cela ne donne pas au monde extérieur la durée continuelle, ce que sérieusement on appelle existence. Aucune chose vécue au monde ne peut acquérir l'existence extérieure que par cette hypothèse, que la chose dure dans les intervalles des sensations qu'elle cause.

Mais il faut bien retenir que la dénomination, et par conséquent l'abstraction élémentaire et primitive, s'applique plutôt aux choses extérieures et existantes qu'aux états psychiques personnels et passagers. Or, c'est bien la réalisation des hypothèses, qui crée les matériaux sur lesquels s'exerce la dénomination et l'abstraction. A. donne par exemple à son cheval le nom de cheval. Alors il a préalablement formé l'hypothèse que le cheval qu'il monte aujourd'hui est le même qui l'a porté tous les jours, et que cet animal a duré, a existé, dans les intervalles où il ne l'a pas vu.

On aurait peut-être pu expliquer le procédé d'une autre façon. On pourrait dire que la dénomination peut se faire sans cette hypothèse. A. trouverait que les sensations, produites dans l'écurie et sur la route, sont semblables tous les jours et il les appellerait un jour aussi bien que l'autre : « mon cheval », sans croire à l'identité substantielle de ces chevaux successifs. Mais cette explication ne serait qu'un détour tout à fait inutile, étant donné que les hommes les plus primitifs ont tous réalisé l'hypothèse de la durée continuelle des choses, de l'existence du monde extérieur.

Il est de toute importance de retenir que l'identité numérique d'une chose est partout et toujours le résultat de la réalisation d'une hypothèse. Ce sont ces unités numériques (comme : mon cheval, ma maison, etc. , qui forment les objets concrets et individuels, et sur lesquels s'exerce la dénomination avec l'abstraction élémentaire. On dirait que la dénomination est une *association* entre la réaction musculaire le mot et la chose, qui par hypothèse est supposée existante et identique à elle-même. Quand j'ai dit que l'hypothèse est la base des abstractions, j'entends donc que l'hypothèse, qui produit des choses existantes, individuelles et concrètes, précède la dénomina-

tion, qui forme l'idée abstraite, en s'appliquant à plusieurs unités concrètes.

Ayant précisé la nature de l'abstraction élémentaire, qui ne fait que marquer par un signe extérieur la ressemblance (surtout du reste au point de vue utilitaire) entre les choses extérieures, supposées par hypothèse, — nous pouvons plus facilement déterminer la nature de l'abstraction supérieure, celle qui forme les mots abstraits proprement dits. J'ai nommé comme exemples : *bonté, puissance, énergie*. Dans un autre ordre d'idées des particules, comme « parce que », « quand » et d'autres. — Il faut bien remarquer que ces abstractions supérieures ne diffèrent pas des élémentaires comme idées générales, comme abstractions, mais simplement par la nature de la chose individuelle et concrète, à laquelle l'abstraction est appliquée. Prenons pour exemple l'idée de l'énergie, ou bien pour plus de simplicité, celle de la *force*. La force est un *mot*, une dénomination, pour une série de choses individuelles et concrètes, choses dont la différence réciproque ne doit pas dépasser certaines limites. C'est avant tout mon moi, qui est une force que je connais par expérience. Après cela, toute chose qui oppose de la résistance aux mouvements de mon moi, est regardée comme une force, cela veut dire qu'elle est censée avoir une certaine ressemblance avec mon moi. Plus tard encore, il y a une force partout où il y a un effet visible, dont la cause n'est pas entièrement visible. Mais toujours la force doit avoir cette ressemblance avec mon moi, qu'elle peut produire un mouvement parmi les choses visibles. Nous voyons que — excepté l'expérience primitive de ma force personnelle à moi — il n'y a dans l'idée de force que des hypothèses. C'est ainsi que nous pouvons borner notre analyse à l'idée simple et populaire de la force, étant donné que les formes supérieures et même scientifiques de cette idée impliquent des hypothèses bien plus complexes. Toutes les abstractions supérieures, comme énergie, puissance, bonté, vie, âme, et tant d'autres, ont ce caractère que chacune d'entre elles est une dénomination pour un certain nombre de choses individuelles et concrètes, mais de choses qui n'ont aucune espèce d'existence, si ce n'est par hypothèse. C'est ce qu'on exprime en disant qu'elles n'ont aucune espèce d'*existence visible*. Les choses visibles, auxquelles correspondent les abstractions élémentaires, doivent leur existence à deux choses : elles sont d'une part réellement vécues, à savoir par des sensations complexes de peu de durée, et d'autre part formées par des hypothèses, qui leur donnent la vraie existence, en ajoutant ce qui manque à la durée des

sensations, sans en altérer autrement la nature. Les choses invisibles, comme bonté, vie, force, atome, et les autres, sont entièrement créées par les hypothèses, sans pour cela être moins individuelles et concrètes. C'est sur ces unités invisibles que s'exerce l'abstraction supérieure, qui de son côté n'est autre chose que la dénomination de ces unités d'un ordre nouveau.

Il existe une expression dont les philosophes ont beaucoup abusé : *c'est celle de rechercher l'unité dans la multiplicité*. C'est une phrase ambiguë. Elle peut signifier simplement de chercher la ressemblance parmi les choses qui diffèrent. Mais le plus souvent, quand on dit que l'abstraction crée l'unité dans la multiplicité, on pense à quelque chose de plus substantiel que la ressemblance, et on parle alors de l'abstraction supérieure, pas de celle qui est élémentaire. Cela veut dire que l'abstraction en elle-même ne crée jamais une unité, dans le sens strict et numérique de ce mot. C'est à l'hypothèse et à elle seule que revient la fonction de créer des unités nouvelles, dépassant les limites de l'expérience vécue. Quand les anciens philosophes ont dit par exemple que le *logos*, la raison (qui a créé le monde extérieur, qui anime les êtres organiques, et qui éclaire la conscience chez tous les humains), est une seule et même raison partout, chose divine et surhumaine, alors ils n'ont pas trouvé cette raison, ce *logos*, par voie d'abstraction, mais ils l'ont créé comme unité numérique et individuelle, par voie d'hypothèse. On peut dire que tout le travail intellectuel humain se fait par ces deux facteurs principaux : d'une part par l'abstraction ou la dénomination, qui ne sert qu'à systématiser et à organiser les perceptions concrètes, et d'autre part par l'hypothèse qui est en jeu partout où une unité nouvelle quelconque est conçue. Ayant une fois déterminé l'abstraction supérieure, nous en retrouverons souvent les caractères dans les idées apparemment élémentaires. Ainsi l'hypothèse forme la base du mot maison, non seulement parce que chaque maison a sa durée par hypothèse, mais aussi parce que la ressemblance entre les perceptions dites « maisons » s'étend plus loin qu'aux sensations, et concerne des choses imaginées, comme les chambres à l'intérieur, les escaliers, etc. Encore il faut dire que nous avons des hypothèses intermédiaires, comme l'atome. — La nature tout à fait concrète et individuelle de la plupart des hypothèses étant donnée, on se demandera peut-être s'il n'y a pas aussi des hypothèses de nature abstraite. Certes les hypothèses peuvent tout aussi bien que les perceptions sensorielles trouver leur expression dans des formules abstraites, et très souvent elles ne re-

vêtent pas d'autre forme que celle de l'abstraction. Mais il faut voir à travers l'enveloppe, et apercevoir le noyau. Alors, toute hypothèse se rapporte à des choses individuelles. Pour éviter toute confusion, il convient peut-être de laisser au mot *hypothèse* tout l'usage qu'on peut désirer d'en faire, et d'appeler *projection* cette forme d'hypothèse qui crée des unités absolument individuelles, dépassant le cercle de l'expérience vécue. J'appelle *projection* non seulement la vie psychique d'autrui, aussi bien que la durée continue des choses visibles, mais encore toutes les unités d'un ordre nouveau, qui forment les matériaux des abstractions supérieures, comme *les volontés*, que je crois avoir reconnues chez mes amis, comme *l'élasticité*, que j'ai trouvée dans tel ou tel corps, et ainsi de suite.

Si on admet ce qui a été dit, il s'ensuit que l'abstraction n'est que la forme extérieure du travail intellectuel, tandis que la vraie *substance* de ce travail consiste dans l'activité de *l'imagination créatrice*, par laquelle seule toute unité réelle est conçue. Dans l'histoire de la philosophie et des sciences il conviendra toujours de distinguer entre les abstractions nouvelles, qui ne comportent qu'une nouvelle systématisation des choses connues, d'une part, et, de l'autre, les hypothèses nouvelles, c'est-à-dire les projections qui seules peuvent dévoiler de la réalité nouvelle, étant donné que toute réalité est individuelle et *composée d'unités numériques*.

Il faut ici dire deux mots de Kant, qui a, tout aussi bien que Hume, senti l'importance des créations humaines, à l'opposition des abstractions. Kant a exprimé l'importance de ces créations de notre imagination, des hypothèses et des divinations, en parlant des jugements synthétiques a priori (Die synt. Urt. a p.). Un jugement synthétique a priori, c'est une hypothèse, une projection qui dépasse le cercle des expériences vécues. Mais Kant s'est arrêté à la simple constatation de cette activité créatrice, sans vouloir pousser l'analyse psychologique plus loin. C'est à nous, les psychologues du XX<sup>me</sup> siècle, de continuer son œuvre, et de démontrer l'identité de l'activité de l'imagination, partout où elle crée des hypothèses sur la réalité, des projections (de nature toujours concrète, en ce sens qu'elles s'appliquent à des choses numériquement unes et individuelles).

Kant a donné cette formule : la perception sans idée générale est aveugle, l'idée générale sans perception est vide. La formule est très utile pour la systématisation, mais en dehors de cela elle ne nous dit rien sur la formation des idées supérieures. Si la perception ne signifie que *la sensation*, instantanée et passagère, alors vraiment elle

est aveugle. Mais les idées générales, les abstractions, s'appliquent encore à d'autres choses que cela. Il y a toutes les séries des projections plus ou moins hardies que réalise incessamment l'esprit humain, et dont on ne détermine pas la nature, en disant que les perceptions sont aveugles, et que l'abstraction est vide. — Ce sont les projections, ce sont les hypothèses individualisées qui forment le contenu essentiel du travail intellectuel humain.

De nos jours, et surtout depuis Hume et Kant, on a cherché à éviter dans la philosophie les projections jugées inutiles, comme par exemple *la force, la vie, l'âme, la volonté, l'intelligence*, et tant d'autres, pour n'admettre que les deux systèmes fondamentaux de projections, celui des états psychiques d'autrui, et celui de la durée continue du monde extérieur. Et même il y a des sceptiques qui veulent proscrire cette dernière projection. Cela peut sembler difficile, étant donné que la projection est la seule voie par laquelle l'homme peut essayer de comprendre quelque chose à la réalité qui l'entoure. Cependant, ce n'est pas à moi à juger ici ces tentatives. Je n'ai pas voulu juger, mais simplement constater et analyser les efforts élémentaires de l'esprit.

### DISCUSSION

M. **Elsenhans** (Heidelberg). — Unter Hypothese versteht man gewöhnlich eine vorläufige Annahme, welche selbst noch nicht gewiss ist, sondern sich nur in dem Masse der Gewissheit nähert, als sie sich zur Erklärung der Erscheinungen eignet. Herr Aars nimt z. B. an, dass der Bildung der Begriffe die Hypothese zu Grunde liege, dass es Gegenstände ausser uns gebe, dass dieselben bei intermittierender Wahrnehmung fort dauern. Diese Annahme ist aber nicht hypothetisch, sondern schon dem Kinde selbstverständlich gewiss. Die Theorie von Herrn Aars liesse sich also nur halten, wenn er « Hypothese » in einem ganz anderen Sinne, als in dem allgemein üblichen gebraucht.

M. **Geijer** (Upsal). — J'ai demandé à M. Aars, s'il a voulu soutenir que toute idée générale, ou toute abstraction sans exception, dépend d'une hypothèse ou divination quelconque, c'est-à-dire d'une création de l'imagination, ou bien si son opinion est seulement qu'il en est ainsi de certaines abstractions d'un ordre supérieur et de valeur scientifique, tandis qu'il y a d'autres abstractions d'un caractère plus primitif, n'étant, en effet, rien qu'une aperception d'une ressemblance plus ou moins élémentaire entre deux ou plusieurs expériences concrètes et individuelles. Et puis, j'ai voulu faire valoir, en somme, que ce n'est pas seulement l'abstraction qui dépend de l'hypothèse, mais qu'il faut encore,